

VI

Vieillard

Nous cheminons depuis une dizaine de minutes une route traversant un bois dense.

Un vacarme nous perturbe ; nous nous ruons derrière les fourrés en attendant quelques secondes.

Une faible lumière accompagne le bruit s'apparentant à un véhicule imposant. Un gros camion, dont la toile de la remorque est ornée d'une croix rouge pattée, parcourt à vive allure le goudron fissuré en l'éclairant de ses pleins phares.

La Résurrection de l'Ordre du Temple ne nous lâchera pas aussi facilement. Ses templiers auraient mieux fait d'escorter leur Maître, afin d'assister à son meurtre et à la traîtrise de cet évêque impie...

Une fois le véhicule hors de vue, nous nous écartons suffisamment de la route pour ne pas le recroiser. Je me concentre précisément sur la boussole ; le moindre écart de ma part fausserait notre orientation.

Le soleil se lève sur notre gauche après trois heures de marche et met peu à peu fin à la noirceur nocturne. Les teintes vives de l'aube colorent agréablement les paysages que nous découvrons.

Nous approchons d'un fleuve calme reflétant le ciel aux magnifiques couleurs resplendissantes.

Le vent souffle moins fort.

Je sors la carte, l'inspecte et constate que nous devons franchir un pont se situant au nord-ouest. Nous nous assurons que la route est sans danger, puis l'empruntons à nouveau.

Nous parvenons au pont. Il est érodé sur certaines de ses parcelles. Des panneaux rouillés annoncent la fin du département de Cassissia et ceux de l'autre côté nous souhaitent la bienvenue dans celui de Lichemin.

Pendant que nous franchissons la vieille structure en évitant les parties fragilisées, j'annonce :

« C'est dans ce département que se trouve le Puy de Sancy.

– Martial, on pourrait pas faire une pause ?

– Avec nos poursuivants, j pense pas qu'ce soit une bonne idée, frérot. Continuons de marcher jusqu'à un endroit sûr. »

Mes compagnons soupirent. Je les comprends, mais la situation est trop risquée.

Des nuages noirs s'amassent à l'ouest et libèrent un large rideau sombre qui progresse rapidement sur nous ; une gigantesque averse dégringole. Elle trempe vite nos vêtements ; il est préférable de nous abriter.

Une bâtisse à moitié effondrée se trouve plus loin, une sorte de ferme, si l'on se réfère aux enclos alentour.

Je signale :

« On va se reposer un peu dans ces ruines. »

Ils se ruent immédiatement à l'intérieur. Je me dirige calmement au seuil de l'entrée que je garde scrupuleusement. La pluie battante aurait été insupportable.

John s'assoit près de moi et déclare :

« Ce temps est vraiment pourri... »

– Ouais... tu n'te reposes pas avec les autres ?

– Non... car c'est mon tour ! »

Il saisit sa masse et la jette en l'air.

Je roule en arrière et me redresse aussitôt, prêt à me défendre.

L'adversaire s'est relevé, l'a rattrapée et me charge.

Je dévie son globe hérissé et l'assène d'offensives qu'il pare en reculant.

J'expédie une attaque décisive ; il lance un coup de temps d'interception¹ d'une rapidité exemplaire.

La pression exercée sur nos métaux résonne avec un son strident. Les autres se rassemblent autour de nous et demeurent attentifs.

La force de John étant très importante, je laisse sa massue glisser jusqu'à la pointe de mon épée, qui entaille légèrement son menton carré.

John pose son index sur ce dernier en constatant le sang qui ruissèle.

Son regard brun croise le mien, ses lèvres épaisses se crispent et il s'exclame :

« Maintenant j'rigole plus ! »

Il frappe ma lame qui s'abaisse, relève son globe et me l'envoie à la figure.

Je l'évite de justesse en écartant la tête.

John s'arrête et sourit.

Je fronce des sourcils et touche ma joue gauche. Mes doigts sont empreints de taches rouges. Je proclame :

« John, je te nomme maître d'armes ! »

Nous plantons nos armes dans la terre boueuse en nous agenouillant.

¹ Contre-attaque empêchant l'attaque adverse de se terminer jusqu'au bout.

Une fois les acclamations finies, les compagnons vont se reposer ensemble, tandis que j'applique un pansement sur mon égratignure.

Deux heures s'écoulent avant que l'averse devienne une bruine fraîche. Dès la fin de notre repas, nous retournons au bord du fleuve afin de filtrer de l'eau et en remplir nos bouteilles. Nous reprenons ensuite la route. Je l'arpente enthousiasmé et sème presque mes amis, qui me prient de ralentir.

La journée s'améliore sensiblement. La nuée noire a cessé de déverser sa pluie et arbore une teinte grisâtre me rappelant le ciel de Schnei.

Le vieux goudron fissuré traverse une gigantesque plaine aux nombreux champs verdoyants. Il est agréable et apaisant de les longer.

Après quatre heures de marche, les nuages se sont amoindris et révèlent quelques éclaircies nous indiquant le zénith. La nuit dernière nous a beaucoup fatigués.

Nous tentons de trouver à nouveau un lieu pour nous délasser, mais ces champs ne nous permettront pas de nous dissimuler.

J'aperçois néanmoins à droite de l'horizon des habitations. Elles n'apparaissent pas sur la carte et aucun nom ne figure sur ce qui s'avère être un village abandonné. Ses demeures en ruine ne nous protégeront pas d'une agression de templiers ou de pillards.

Ceci m'inquiète un peu, car le sommeil nous obsède. Nous discernons alors des bruits étranges : des frappes au sol régulières.

Nous nous précipitons jusqu'à leur origine.

Au pied d'un petit château assez imposant, entouré de feuillus aux couleurs automnales, nous entrevoyons un homme de corpulence moyenne qui bêche un jardin. Il est vêtu d'un chapeau de paille, d'une veste bleu foncé et d'un survêtement ample.

Il ne remarque pas notre présence et la bande de mon frère est amusée par la situation.

Lorsque je pose ma main sur son épaule, il se retourne rapidement en se servant de son outil comme d'une arme. Je la saisis et la relève.

Le visage aux cernes prononcés et aux nombreuses rides révèle la fatigue due à son âge avancé.

Il me repousse en constatant son encerclement, puis demande d'une voix faiblarde :

« Qu'est-ce que vous me voulez, bande de vagabonds ?

– Nous désirons nous reposer après une grosse matinée de marche. Pourrions-nous loger chez vous ?

– Bien sûr, c'est cinquante EC¹ par personne !

– Nous n'avons rien sur nous...

– C'est ennuyeux, d'autant qu'à ce prix-là, il y a deux bons repas d'assurés et des chambres confortables.

– Bon ben tant pis, on s'en va. »

Je termine à peine ma phrase qu'il retient mon bras en nous informant :

« Attendez, je ne suis pas un monstre... je vais vous héberger gratuitement pour une nuit. Bien que mon hôtel n'ait jamais été florissant... il est rare de rencontrer des vagabonds qui ne me menacent pas... La compagnie me manque... »

Doutant de son revirement si soudain, je l'interroge :

¹ Earth Currency, la monnaie du monde.

« Vous n'auriez pas vu un camion orné d'une croix pattée ?

– La Résurrection de l'Ordre du Temple ? Ça fait des années que je ne les vois plus dans les environs... mais j'aurais préféré, vu les pillards qui rôdent... Pourquoi ?

– Pour rien... »

J'examine le château.

« Il est à vous ?

– Tout à fait, il y a deux-cents ans, ma famille a transformé ce vieux château du quinzième siècle en hôtel, conformément à la volonté des propriétaires. Seulement, depuis l'exode des populations dans les métropoles, il y a un peu plus de cent ans, et les foutues directives qui ont suivi, c'est devenu impossible d'assurer et de protéger les petits commerces du monde extérieur. Ils sont sans cesse la cible de bandes de mercenaires, de voleurs ou de la Plaie. Mon fils ayant été assassiné suite à un conflit avec des pillards, plus personne ne reprendra cette affaire à ma mort. Ainsi, l'hôtel de Montaiguët rejoindra les ruines de cet ancien village... »

Nous restons sans voix face à sa tirade poignante. Il sourit et rompt le silence pesant :

« Allons, ne prenez pas ces airs déconfits... J'imagine que vous avez faim, vous allez manger un peu avant de vous reposer et de m'aider. Installez-vous à cette table là-bas et attendez-moi. »

Nous nous asseyons autour d'une épaisse table en bois sur la terrasse extérieure et contemplons le paysage vert environnant.

Il revient avec une succession de bons plats : une salade auvergnate en entrée, de l'aligot¹ en plat principal et, pour terminer, une dégustation de fromages locaux.

Nous nous reposons un peu à l'ombre des arbres afin de digérer ce savoureux repas.

Dès la fin de notre sieste, le vieil homme sollicite notre aide dans diverses tâches agricoles. Le visage radieux, il nous exprime sa nostalgie de retravailler en groupe et ne cesse de nous remercier. Lui, David et John ont raconté de nombreuses blagues ayant redoublé notre entrain.

L'après-midi est passé vite sous le ciel bleu ensoleillé, animé par une fraîche brise.

Le dîner est constitué d'une soupe de légumes et de quelques fruits.

Nous nous préparons à dormir aux alentours de vingt-deux heures en saluant le vieillard. Celui-ci semble déjà appréhender notre départ. Il sourit en nous confiant la joie ressentie en notre compagnie.

Nous le remercions et gagnons nos chambres.

C'est la première fois que nous logerons au sein d'un hôtel qui ne soit pas en ruine. Les chambres ont un papier peint intact et dégagent un doux parfum. Les lits sont propres et préparés. Nous sommes étonnés de découvrir une pièce annexe à chaque chambre, où se trouvent un lavabo, un trône et une douche. La dernière dont je me souviens remonte à notre vie à Cenis. Nous jubilons devant ce luxe. John s'amuse à tirer la chasse d'eau en permanence et nous rigolons tous comme des idiots.

¹ Purée de pommes de terre mélangée à de la tome fraîche, du beurre, de la crème et un peu d'ail.

Ces commodités m'ont octroyé un bien-être absent depuis des années.

Allongé, je repense à cette journée très différente des autres et plus qu'agréable comparée à celle d'hier.

Deux véritables festins, suivis d'une douche relaxante et d'un matelas confortable contre de simples corvées.

Je me surprends même à m'imaginer vivre ici, mais mon but met fin à cette pensée et je m'endors.

L'aube me réveille.

Je repère Abel face à la fenêtre qui admire le paysage.

Je m'approche de lui et l'interroge :

« Pourquoi es-tu déjà levé ?

– J'avais juste envie de voir le lever du soleil. C'est pas mal ce p'tit hôtel, hein ?

– L'idée de rester ici m'a traversé l'esprit, c'est vrai...

– Tu crois pas qu'on devrait ?

– Tu es maître, Abel, si tu veux rester, rien ne t'en empêche et je comprendrai ta décision.

– Non... je veux voir comment les autres vont devenir maîtres et si ton rêve va se réaliser.

– D'accord... nous allons bientôt partir. »

Il acquiesce de la tête et s'en va lever nos amis. Après un petit déjeuner copieux, nous rassemblons les affaires aux provisions obtenues et quittons le jardin de l'hôtel que le vieil homme travaille sans nous regarder.

Il s'exclame soudainement :

« Attendez ! Il y a une dernière chose que j'aimerais que vous fassiez... »

Je suis un peu surpris par le ton dramatique qu'il emploie et lui demande :

« Laquelle ? »

Il me fixe froidement.

« Je veux t'affronter en duel. »

Je suis stupéfait.

« Pourquoi ?

– Ce monde impitoyable a emporté ma femme, mon fils, mes petits-enfants, mes amis et mes rêves... J'ai tout perdu à part l'héritage de mes ancêtres, alors j'ai fait de mon mieux pour survivre fièrement aux assauts de salopards sans respect ni valeur en les massacrant...

» Cependant, ces combats ne m'ont mené nulle part et défendre un héritage, alors que plus personne ne peut le reprendre ne signifiait plus grand-chose, surtout à mon âge. J'ai pourtant continué à me maintenir en vie, pensant que c'était un instinct de survie ou bien une volonté de ne pas mettre fin à mes jours pathétiquement. Mais c'est aujourd'hui que j'ai compris pourquoi...

» Votre compagnie hier a été le plus beau cadeau qui m'ait été offert depuis des décennies et c'était sûrement ce que j'attendais après tant d'années de malheur... Maintenant, je n'ai plus rien à attendre de l'avenir. Alors, à défaut d'avoir pu concrétiser mes rêves, je veux au moins décider de ma mort avec honneur et je sens en toi cette ardeur guerrière, tu es le combattant qu'il me faut. »

Cette longue tirade nous laisse silencieux quelques instants. Abel intervient :

« Et si je restais, tu voudrais toujours mourir ? »

Le vieillard le dévisage ébahi.

« Pourquoi tu resterais, tu as tes amis. Vous avez encore du chemin à parcourir et des choses à accomplir ensemble. Si j'étais à ta place, je resterais auprès d'eux, crois-en mon expérience.

– Et si mon rêve était de poursuivre le vôtre ?!

– Ne m'as-tu pas écouté ? Je n'ai pas réussi à faire de cet endroit un havre de paix. Alors qu'est-ce qui te fait croire que, toi, tu y parviendrais dans ce monde extérieur si pourri ? »

Abel ouvre la bouche, mais est aussitôt coupé.

« Et quand bien même tu y parvenais, en quoi ça me concerne ? Ce serait ton rêve, pas le mien... J'ai assez souffert et j'estime avoir le droit d'en finir. »

Le frère de Gérald baisse la tête. Je rétorque au vieil homme :

« Nous sommes tous les six orphelins et nous en avons beaucoup souffert aussi. Pourtant, je suis toujours en quête d'un rêve : balayer ce monde du chaos pour le rendre meilleur et permettre à tous ceux qui y vivent de réaliser leur rêve. Je sais que j'y parviendrai et ça, ça devrait te donner une autre bonne raison pour survivre. Alors tu m'excuseras, mais je n'veux pas te tuer. »

Il émet un rictus.

« Bien tenté... comme j'envie ta jeunesse, ta naïveté et ton arrogance... ces qualités qui m'ont hélas quitté... vois-tu, peu importe ce que toi ou ton ami direz, j'ai déjà pris ma décision. »

Il prend un air sérieux.

« Et tu seras obligé de la respecter, car si tu me laisses en vie, je vous dénoncerai aux templiers. »

Je n'aurais pas soupçonné autant de détermination à mourir. Ce monde barbare ronge, accable et écrase les êtres pleins de bonté et d'espoir. Pour eux, je ferai de mon mieux afin de le rendre meilleur.

Cette épée me le permettra.

Sur cette pensée, je défouraille mon arme et la tiens fermement face à moi.

Les disciples sont un peu déboussolés. Matthias et Abel protestent et s'apprêtent à agir ; ils sont retenus par David, John et Pablo.

Le vieillard extirpe un espadon de la terre en jachère. Il se positionne et m'engage ; je m'approche et presse son tranchant.

Les sentiments de fer et de regard me dévoilent son parcours de combattant aguerri. Je discerne aisément sa volonté de livrer un combat impitoyable. Il m'affronte immédiatement.

En dépit de son âge, le vieil homme me dévoile une rapidité, une force et une précision étonnantes.

Je comprends pourquoi il a si bien su se défendre à l'aide de sa bêche hier.

Il sait également utiliser l'environnement autour de lui, lorsqu'il s'agit d'esquiver et de feinter.

Je parviens néanmoins à briser ses leurres.

Il sourit, vraisemblablement ravi de me combattre, et emploie désormais des techniques surnoises et expéditives.

C'est un formidable guerrier. Pas étonnant qu'il soit encore en vie dans ce lieu reclus malgré les pillards et la Plaie.

Alors que le duel atteint son paroxysme, je l'assaille en estoc.

Il émet à nouveau un rictus et lâche son épée juste avant de contrer la mienne.

Mes yeux grossissent et je ne peux retirer la pointe qui perfore le ventre de celui qui nous a généreusement hébergés. Le vieillard s'écroule en s'extirpant de ma lame.

Le sourire aux lèvres, il murmure :

« Merci... »

Corrodé – En quête d'un rêve

Abel et Matthias larmoient. David, Pablo et John les relâchent en compatissant.

J'essuie le sang sur mon espadon et le range.

J'enterre le corps au fond du jardin et lui dresse une stèle de bois sur laquelle je grave « vieillard » – je ne connais même pas son nom...

Je pars le premier et on me suit en silence. Mon frère et Abel grognent...

Ce que je viens de faire ne se reproduira plus quand j'aurai réalisé mon rêve.

Vos âmes reposeront en paix ; je vous le promets.